

PUBLICATIONS DU COMITÉ NATIONAL HONGROIS
DE COOPÉRATION INTELLECTUELLE INTERNATIONALE

4

L'IDÉAL BOUDDHIQUE

DE L'HUMANISME AU MYSTICISME

PAR

JEAN PRZYLUSKI

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

ACADEMIE HONGROISE DES SCIENCES

BUDAPEST 1935.

PUBLICATIONS DU COMITÉ NATIONAL HONGROIS
DE COOPÉRATION INTELLECTUELLE INTERNATIONALE

4

L'IDÉAL BOUDDHIQUE

DE L'HUMANISME AU MYSTICISME

PAR

JEAN PRZYLUSKI

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

ACADEMIE HONGROISE DES SCIENCES

BUDAPEST 1935.

Kiadja: a Magyar Tudományos Akadémia.
Kiadásért felelős: Balogh Jenő főtktár.

DUNÁNTÚL PÉCSI EGYETEMI KÖNYVKIADÓ ÉS NYOMDA RT. PÉCSETT.

L'IDÉAL BOUDDHIQUE:

DE L'HUMANISME AU MYSTICISME

Le Bouddhisme est avec le Christianisme et l'Islam une des trois religions universelles qui se sont partagé le monde et il est la plus ancienne de ces grandes religions. Religion universelle, cela signifie une croyance qui n'est pas destinée à un peuple déterminé. La religion égyptienne était faite pour les Egyptiens; le dieu d'Israël était le dieu des Juifs. Le Bouddhisme au contraire s'adresse à tout homme de bonne volonté. Les Siamois, les Chinois, les Japonais sont bouddhistes. On rencontre même des Européens convertis. Mais si je prends la parole aujourd'hui, ce n'est pas pour vous convertir à votre tour. Je viens vous parler d'une grande civilisation religieuse, non pas pour que vous la préféreriez à tout autre, mais pour que vous la regardiez avec sympathie et pour que nous en tirions, si possible, quelque enrichissement moral.

Je viens de prononcer le mot de civilisation. A propos du Bouddhisme, ce mot n'est pas exagéré. Il y a en effet une morale bouddhique, une métaphysique, une logique et un art bouddhiques. Il n'est pas trop d'une vie entière pour étudier ces manifestations diverses. Mais le Bouddhisme est encore autre chose: il est une aspiration, un élan vers un idéal religieux et ce sont les aspects successifs de cet idéal que je voudrais vous exposer en traçant une simple esquisse de son histoire.

En ce qui concerne le Fondateur du Bouddhisme, le Buddha Śākyamuni, je serai nécessairement bref parce que nous ne savons presque rien de certain. Les livres sacrés disent sans cesse: le Buddha était en tel lieu; il dit ceci; il fit cela; mais toutes ces traditions font un mélange confus de miracles et d'affirmations contradictoires, de sorte qu'il est malaisé ou même impossible de séparer la vérité de la légende.

Il est probable que le Buddha vécut au Ve siècle avant le Christ. Il naquit dans une famille noble chez les Śākya,

c'est à-dire dans une petite principauté aristocratique située au Népal dans le voisinage de l'Himalaya. Il fut élevé dans le luxe; il se maria jeune; il eut un fils nommé Rāhula. Soudain le voilà qui abandonne les siens, sa riche demeure et son pays pour vivre sur la terre étrangère. Que s'est-il donc passé? La tradition explique cette brusque détermination au moyen d'une parabole. On dit que le jeune homme fit quatre promenades aux jardins situés hors de la ville: dans ces sorties la fragilité du bonheur et la vanité des biens terrestres lui apparurent successivement sous la figure d'un vieillard sans soutien, sous l'apparence d'un homme gravement malade, puis sous l'aspect d'un mort. En dernier lieu il rencontre un religieux qui chemine, la tête rasée: c'est le symbole de la paix, de la délivrance de toutes les douleurs. Le jeune homme réfléchit; il quitte sa maison. Malgré les larmes des siens, il se fait raser les cheveux et la barbe, se couvre d'un misérable vêtement et il part pour mener une vie errante.

Pendant plusieurs années, il dut chercher sa voie. Il s'appliqua aux exercices variés que pratiquaient les ascètes de son époque. Il fallait garder longtemps, sans interruption, certaines attitudes prescrites, par exemple, rester les bras étendus. Ou bien, il fallait rester assis, la langue appuyée contre le palais, fixant fortement sa pensée. Il s'appliqua à retenir sa respiration; il s'abstint de nourriture; mais il n'obtint pas l'illumination tant désirée. Terriblement affaibli par le jeûne et les macérations, il se décida enfin à prendre une nourriture suffisante. Ce fut alors que son esprit s'illumina. Il devint le Buddha, c'est-à-dire l'Eveillé, l'Illuminé.

Quelle vérité nouvelle apportait ce Buddha, ce grand esprit éclairé par la méditation et la pitié? Il apportait aux hommes une doctrine d'émancipation et de salut; il les délivrait de la souffrance et de l'oppression, non par des appels à la violence, mais en leur montrant une vie nouvelle. Pour lui comme plus tard pour Jésus, le royaume de Dieu est, suivant la forte expression de Nietzsche „une expérience du coeur“.

Insistons d'abord sur un point qui est essentiel: le Buddha ne veut pas seulement réformer l'individu; il veut aussi modifier la société en luttant contre la tyrannie de la caste.

Quand nous parlons des castes en français, à propos de nos sociétés occidentales, nous évoquons surtout des différences de classes. Mais notre expérience actuelle ne nous fournit rien de comparable aux castes indiennes. Dans l'Inde, on ne peut se marier en dehors de sa caste et seuls les membres d'une même caste peuvent prendre ensemble leurs

repas. L'enfant, dès sa naissance, doit appartenir à telle caste et il n'en peut sortir que pour déchoir. L'honneur et le profit vont à la caste supérieure, c'est-à-dire aux Brahmanes et l'inégalité sociale héréditaire se double d'une inégalité religieuse, car les Brahmanes constituent une caste sacerdotale. Seuls les Brahmanes peuvent offrir des sacrifices et la religion dans l'Inde ancienne était fondée sur l'efficacité du sacrifice.

C'est contre cette tyrannie que le Buddha s'élève. Avec une poignée de disciples, humbles et pauvres comme lui, il se dresse contre les Brahmanes puissants, savants et orgueilleux. Est-ce par miracle qu'il triomphe? Non, car il n'a pas seulement avec lui les parias et les hors-castes, mais il va trouver des alliés chez tous ceux qu'on pourrait appeler les parvenus.

Ces parvenus, ce sont d'abord les marchands enrichis. Ils étaient devenus puissants au temps du Buddha. La formation de l'empire perse avait pacifié l'Orient Proche et par conséquent ouvert des routes au commerce. Dans l'Inde également des empires s'ébauchent. Dès lors les grandes caravanes peuvent circuler sans danger et un mouvement continu d'échanges met en rapport, à travers l'Inde, l'Orient Proche et l'Extrême-Orient. Les grands caravaniers enrichis par ce commerce et qui souffraient du mépris des Brahmanes devinrent tout naturellement les protecteurs du Bouddhisme naissant.

Ce sont aussi les rois qui favorisent la religion nouvelle. Les puissants souverains du Magadha étaient de basse extraction. Privés d'ancêtres, ils supportaient avec impatience la morgue et la suffisance des Brahmanes. Rien d'étonnant par conséquent à ce que les apôtres du Bouddhisme aient trouvé un solide appui chez les rois du Magadha. Quand Asoka, le roi de ce pays et le protecteur du Bouddhisme, réalisa l'unité de l'Inde vers le milieu du III^e siècle avant notre ère, ce fut pour le Bouddhisme un événement comparable à ce que fut pour le Christianisme la victoire de Constantin. L'Inde entière s'ouvrit à la prédication bouddhique.

Ne croyez pas que le Bouddhisme des premiers temps fût surtout négatif et destructeur. Le Buddha ne voulait pas seulement abolir la tyrannie de la caste et la religion du sacrifice. Il apportait aux hommes un idéal; il leur révélait une façon de vivre. Il n'est lui-même ni un rhéteur ni un philosophe qui argumente et qui discute. Il agit par sa présence, par la force de son exemple, par la joie que donne sa prédication.

Le but qu'il propose aux hommes est le Ciel, la déli-

vance au séjour des dieux. Le moyen, c'est la bienveillance envers tous les êtres, sentiment qui ne diffère que par son objet de la charité chrétienne, car au lieu d'être un amour de Dieu dans ses créatures, il consiste en cette même ferveur répandue sur tout ce qui vit. Par ces effusions sans limitation d'aucune sorte, l'homme échappe aux liens du sang et de la parenté, à l'étroitesse de la caste et au formalisme rituel. Cette religion est dynamique: elle suppose un élan spontané et qui se traduit en acte. Par son propre effort, l'individu franchit le seuil du divin. Il devient dieu sans cesser d'être un homme en sublimant ce qu'il portait en soi de plus noble et d'universellement humain. Dès lors nous pouvons parler d'humanisme. Bien que cet idéal porte en Europe un nom latin, il est né aux rives du Gange. Longtemps avant Cicéron, un sage indien l'a pressenti; et c'est au pays de la caste, parmi des hommes voués à la pauvreté et à l'oppression qu'a retenti d'abord l'appel du Buddha vers la joie et la délivrance.

Cet idéal était à la portée des hommes de toute condition. Dans l'ancienne religion indienne, il fallait faire des sacrifices pour obtenir la faveur des dieux. On immolait des boeufs et d'autres animaux domestiques tandis que des Brahmanes chantaient les hymnes, récitaient les formules. Ce cérémonial très coûteux n'était pas à la portée des petites gens. Et qu'obtenait-on en récompense? Des satisfactions matérielles. Avec la prédication du Buddha, tout est changé. La piété consiste à imiter le Maître, à partager ce qu'on possède avec les autres disciples, à cultiver en soi la bienveillance et le détachement. La récompense, c'est la paix, la félicité en ce monde et après la mort la délivrance, la joie ineffable au séjour des dieux.

Il est vrai que la richesse reste un moyen d'acquérir des mérites puisqu'elle permet de faire l'aumône, mais les dons sont désormais proportionnés à la fortune de chacun et dans les récits édifiants on citait le cas d'une pauvre servante qui s'acquittait de grands mérites pour avoir donné à la communauté une petite pièce de cuivre qu'elle avait trouvée dans les balayures. Esprit d'humilité et de renoncement, de piété et de bienveillance universelle, c'est cela surtout qu'enseigne le Buddha.

Choisissons dans la très riche littérature bouddhique quelques morceaux où s'expriment ces sentiments et ces tendances. Voici d'abord une anecdote qui fait bien voir l'attitude des bouddhistes à l'égard des préjugés de caste et qui rappelle curieusement la scène des Evangiles où le Christ demande de l'eau à la femme de Samarie:

Un jour Ānanda, le serviteur du Buddha, après avoir longtemps parcouru la campagne, rencontre une jeune fille de la caste Mātanga, c'est-à-dire d'une caste impure. Comme elle puisait de l'eau, Ānanda lui demande à boire. Mais la jeune fille, craignant de le souiller de son contact, l'avertit qu'elle est née dans la caste Mātanga et qu'il ne lui est pas permis d'approcher un religieux. Ānanda lui répond alors: „Je ne te demande, ma soeur, ni ta caste, ni ta famille; je te demande seulement de l'eau, si tu peux m'en donner.“

Voici maintenant un court récit où l'on voit que, pour les bouddhistes, notre destin est conditionné dans cette vie par les actes bons ou mauvais que nous avons accomplis dans des existences antérieures. Il s'agit d'expliquer pourquoi le vertueux Kunāla vient d'avoir les yeux arrachés. „Ecoutez! dit le Buddha. Jadis, dans le temps passé, il y avait à Benarès un certain chasseur qui allait dans l'Himalaya et y tuait des bêtes sauvages. Un jour qu'il s'était rendu dans la montagne, il surprit au fond d'une caverne cinq cents gazelles qui s'y trouvaient rassemblées et il les prit toutes dans un filet. Il fit alors cette réflexion: Si je les tue, je serai embarrassé de toute cette viande. C'est pourquoi il creva les yeux aux cinq cents gazelles. Ces animaux privés de la vue étaient incapables de s'échapper. C'est ainsi qu'il creva les yeux à plusieurs centaines de gazelles.

Que pensez-vous de cela, ô Religieux? Ce chasseur, c'était Kunāla lui-même. Parce qu'alors il creva les yeux à plusieurs centaines de gazelles, il a souffert pour prix de cette action les douleurs de l'enfer pendant plusieurs centaines de mille d'années. Puis pour achever d'expier le reste de sa faute, il a eu les yeux arrachés pendant cinq cents existences en qualité d'homme.“

Le prince Kunāla, dont il est question dans ce récit, était le fils de l'empereur Aśoka. Son histoire n'est pas sans analogie avec celle de Phèdre et d'Hippolyte.

La première épouse du roi Aśoka s'appelait Tiṣyarakṣitā. Elle s'approcha un jour de l'endroit où était Kunāla et vit qu'il était seul. Elle entoura Kunāla de ses bras et lui dit: „De même qu'un feu ardent qui flamboie et consume la jungle de la montagne, ainsi le désir me tourmente.“

Kunāla ayant entendu ces paroles se couvrit les oreilles avec les mains et dit: „Je me bouche les oreilles, car je ne veux point entendre ces paroles désordonnées et mauvaises. Vous qui devez être pour moi une mère, comment pouvez-vous ressentir à l'égard de votre fils un sentiment passionné?“

Tiṣyarakṣitā dit en colère: „Puisque tu refuses, certes avant longtemps je te ferai périr.“

Kunāla répondit: „J'aime mieux mourir en gardant la Loi dans sa pureté que de vivre en proie aux désirs charnels.“

Dès lors Tiṣyarakṣitā chercha constamment à se venger.

Kunāla ayant été nommé gouverneur d'une province lointaine, la reine fabriqua un édit qui prescrivait aux gens de cette province d'arracher les yeux de Kunāla.

Le bourreau exécuta l'ordre et Kunāla, privé de la vue, fut chassé par les habitants avec son épouse.

Ils mendiaient ensemble en jouant de la vīṇā. Après bien des détours, ils approchèrent de la capitale. Arrivés à la porte du palais royal, ils voulurent pénétrer dans le palais, mais le gardien refusa de les laisser entrer. Alors Kunāla passa la nuit près de la porte, dans l'écurie des éléphants. A l'aube, il joua de la vīṇā. Le roi dit en entendant le son de la voix et de la vīṇā: „Le son de cette vīṇā ressemble au son de l'instrument de Kunāla. En entendant ce chant, les forces de mon esprit m'abandonnent et je suis comme un éléphant qui a perdu son petit.“

Il chargea ses gens d'aller voir. Ils virent Kunāla privé de la vue, maigre et hâlé, et ne le reconnurent point. Ils lui demandèrent: „Qui êtes-vous? De qui êtes-vous fils?“

L'aveugle répondit: „Mon père est le roi Aśoka, le souverain de tous les hommes. Je suis son fils. Mon nom est Kunāla et j'ai encore un autre père, le grand roi de la Loi qu'on nomme le Buddha.“

Alors les envoyés conduisirent l'aveugle et sa femme auprès du roi. Le roi embrassa Kunāla en le tenant au dessus des genoux. De la main il lui caressa les yeux et dit en pleurant: „Autrefois tes yeux ressemblaient à ceux de l'oiseau kunāla. C'est pour cela qu'on t'avait donné ce nom. Maintenant que tu les as perdus, quel nom te donner? Il faut à présent que tu dises qui t'a arraché les yeux et t'a rendu semblable aux cieux sans lune et sans étoiles.“

Kunāla dit: „Ne vous mettez point en colère. Les oeuvres bonnes ou mauvaises ne sont jamais perdues. Il ne faut pas reprocher à autrui les actes que j'ai moi-même commis. Ce n'est pas le glaive qui blesse; ce n'est ni la foudre, ni le feu ni le poison, ni le serpent cruel. Ce ne sont pas ces fléaux qui viennent tourmenter mon corps. Ce sont mes actes antérieurs dont je reçois maintenant la rétribution.“

Ces récits, mieux que de savantes dissertations, nous font pénétrer dans l'intimité des saints. Si le sentiment qui domine est une bienveillance nuancée de tendresse et de douceur, on aurait tort de croire que cette discipline amollissait les coeurs; elle trempait au contraire les énergies et exaltait

le courage. Ecoutez ce que le Buddha dit à Pūrṇa, son disciple, qui s'apprête à partir pour le pays des Śronāparāntakas, afin de leur prêcher la Loi :

— Ils sont violents, ô Pūrṇa, les hommes du Śronāparānta; ils sont emportés, cruels, colères, furieux, insolents. Si les hommes du Śronāparānta te frappent de la main ou à coups de pierres, que penserai-tu de cela?

— Si les hommes du Śronāparānta, ô Seigneur, me frappent de la main ou à coups de pierres, voici ce que je penserai de cela: Ce sont certainement des hommes bons que les Śronāparāntakas, ce sont des hommes doux, eux qui me frappent de la main ou à coups de pierres, mais qui ne me frappent ni du bâton ni de l'épée.

— Ils sont violents, ô Pūrṇa, les hommes du Śronāparānta... ils sont insolents. S'ils te frappent du bâton ou de l'épée, que penserai-tu de cela?

— Si les hommes du Śronāparānta, ô Seigneur, me frappent du bâton ou de l'épée, voici ce que je penserai de cela. Ce sont certainement des hommes bons que les Śronāparāntakas, ce sont des hommes doux, eux qui me frappent du bâton ou de l'épée, mais qui ne me privent pas complètement de la vie.

— Ils sont violents, ô Pūrṇa, les hommes du Śronāparānta... ils sont insolents. S'ils te privent complètement de la vie, que penserai-tu de cela?

— Si les hommes du Śronāparānta, ô Seigneur, me privent complètement de la vie, voici ce que je penserai de cela. Il y a des auditeurs de Bhagavat qui, à cause de ce corps rempli d'ordures, sont tourmentés, couverts de confusion, méprisés, frappés à coups d'épée... Ce sont certainement des hommes bons que les Śronāparāntakas, ce sont des hommes doux, eux qui me délivrent avec si peu de douleurs de ce corps rempli d'ordures.

*

*

*

Cette ardeur, ce zèle des premiers apôtres, au service d'un idéal élevé mais profondément humain, expliquent la rapide diffusion du Bouddhisme. En quelques siècles, cette religion a conquis l'Inde. Mais il faut reconnaître qu'en grandissant elle a perdu beaucoup de ses premières qualités. Devenus riches et puissants, les moines sont en quelque sorte prisonniers de leur pouvoir et de leurs richesses. Pour faire triompher la vérité, ils discutent avec les Brahmanes et comme leurs adversaires ils deviennent raisonneurs et pédants.

Il serait long d'étudier en détail les phases de cette transformation. Le fait capital fut l'institution d'une congrégation de moines vivant dans des monastères permanents. Jusque là, les religieux avaient mené une vie errante. Les uns prêchaient suivis d'un groupe d'auditeurs. D'autres restaient isolés dans la jungle. A côté des fidèles laïcs de toute condition, il y avait donc deux sortes de religieux: les prêcheurs et les solitaires. Les prêcheurs se mêlaient naturellement aux laïcs pour faire entendre la bonne parole. Les solitaires vivaient dans la jungle, mangeant des fruits sauvages, couchant sous les arbres; et ils se livraient en silence à la méditation. Mais pendant la saison pluvieuse, ne pouvant rester sans abri, tous venaient demander asile aux laïcs, ou bien se retiraient dans des grottes. Avec le temps, le nombre des religieux devint si élevé qu'il fallut leur créer des habitations distinctes, pourvoir à leur ravitaillement et leur imposer une règle. Dès lors il y eut des monastères pour les hommes et pour les femmes. Les religieux cessèrent de vivre librement au grand air. Les solitaires qui avaient l'habitude de coucher sous un arbre durent habiter une cellule. Pour l'Eglise, ce fut le début d'une période nouvelle. Au Bouddhisme primitif succéda ce qu'on peut appeler le Bouddhisme monastique.

Pour la foule des laïcs, il n'y eut pas grand' chose de changé. Mais la vie en commun avec une discipline développa chez les moines un esprit nouveau. Le vagabond est souvent un homme expansif qui communique joyeusement avec la nature. Les moines enfermés perdirent tout contact avec le réel. Ils étaient retranchés du monde, voués à une méditation stérile.

Sākyamuni ne recherchait pas la discussion; il avait mieux à faire: il créait un monde nouveau. Ses disciples vivent dans une société déjà convertie; il ne leur reste plus qu'à raisonner. Ils deviennent facilement des abstrauteurs de quintessence. Casuistique et métaphysique sont leur passe-temps favori. On discute pour savoir si le Buddha a autorisé telle pratique. On agite sans cesse les grands problèmes: qu'est ce que l'âme? qu'est-ce que l'univers? qu'y-a-t-il de réel sous les apparences sensibles? qu'est-ce que la sainteté? en quoi consiste la récompense promise au fidèle? Peu à peu l'oubli des réalités, la méditation à vide créent une sorte de vertige; on nie la réalité du moi: il n'y a pas d'âme, pas de survie. Le monde sensible n'est qu'un flux d'apparences vaines. La seule réalité est un monde transcendant qui reçoit le nom de nirvāna.

Les saints du Bouddhisme primitif étaient des apôtres pleins de zèle, animés d'un enthousiasme généreux. Les saints du Bouddhisme monastique pour s'être retranchés du monde sont devenus froids et insensibles. La bienveillance universelle, l'esprit de charité perdent peu à peu leur importance. Eteindre le feu des passions par la connaissance, tel est l'idéal des moines. Le désir produit la douleur. Satisfaire le désir, c'est engendrer d'autres aspirations et par suite de nouvelles souffrances. Il faut supprimer le désir pour mettre un terme à l'accumulation de la douleur. Le remède est la connaissance. Cette conception pessimiste et intellectualiste de la vie tend à briser les ressorts de notre être, tout ce par quoi nous sentons et agissons. Le Saint n'est plus un sage, un homme au sens complet du mot. Sa personnalité s'est dissoute; l'intelligence l'envahit. Le Maître enseignait une façon de vivre. Pour les nouveaux disciples, le salut consiste à connaître, à concevoir des abstractions. La religion qui, sous l'impulsion de son fondateur, était une force vive, spontanée n'est plus qu'un état d'âme invariable, une mort anticipée. Pour réaliser un idéal inhumain, l'homme a faussé sa nature et se détourne de l'humanisme.

L'un des pires inconvénients de cette orientation nouvelle était de ruiner complètement l'unité morale de l'Eglise. Il n'y avait plus rien de commun entre les laïcs et les hommes des monastères. Les laïcs restaient attachés à toutes les pratiques, d'une piété un peu grossière; ils se rendaient en pèlerinage aux lieux consacrés par la légende, vénéraient les reliques du Buddha et des saints: les ongles, les cheveux, les dents de Sākyamuni. Comment les moines métaphysiciens n'auraient-ils pas eu quelque dédain pour ces pauvres gens attardés? Ajoutez à cette cause de désordre les schismes que provoquaient les discussions des docteurs. Affaibli par les divisions et les querelles, le Bouddhisme va perdre du terrain dans l'Inde et reculer devant les Brahmanes. Peu à peu cette religion, qui avait couvert le sol indien de stūpas et de monastères, sera chassée de ce grand empire dont elle n'occupe plus aujourd'hui que les régions frontalières: le Népal au Nord dans la région himalayenne et l'île de Ceylan au Sud-Est.

*

*

*

Lorsqu'au début de l'ère chrétienne, le Bouddhisme monastique est définitivement constitué, il semble que cette religion soit à la limite de son développement et que la décadence approche. Mais contrairement à toute apparence, le

Bouddhisme se renouvelle et du vieux tronc sort une religion jeune, pleine de sève et riche de promesses. Cette métamorphose est d'abord la conséquence des invasions qui pendant plusieurs siècles ont introduit dans l'Inde de nouveaux éléments ethniques. Par les passes du Nord-Ouest arrivent des envahisseurs venus des steppes de l'Asie Centrale et qui pendant leurs migrations ont subi l'influence de la culture hellénistique et iranienne. Ces nouveaux venus modifient profondément la civilisation de l'Inde en y mêlant de nouveaux apports. Un grand nombre d'entre eux se convertissent au Bouddhisme et, comme ils conservent des attaches avec la région des steppes, ils seront les agents de l'expansion bouddhique vers le Nord. Confiné dans les pays de civilisation indienne, le Bouddhisme risquait de dépérir. Il lui fallait un champ plus large conforme à sa vocation primitive. Pour devenir aux premiers siècles de l'ère chrétienne la grande religion asiatique, il s'est adapté à sa mission et c'est ainsi qu'a pris naissance le Bouddhisme du Grand Véhicule.

Dans l'Inde encombrée de moines un idéal égoïste avait fini par prévaloir: chacun ne pensait qu'à faire son salut et à s'éteindre au plus vite dans le repos. Mais voici que d'immenses régions: Turkestan, Tibet, Chine, etc. s'ouvrent à la prédication. La grandeur de l'oeuvre à accomplir réveille l'esprit d'apostolat. Au lieu de se perdre en des discussions stériles, les missionnaires veulent conquérir à la foi de nouveaux domaines. Anxieux de délivrer tous les êtres, les saints se mêlent désormais aux autres hommes. L'esprit de charité les anime et ils pourraient dire avec Polyeucte:

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

Un Bouddhisme nouveau se propage, principalement hors de l'Inde. Les néophytes l'appellent Grand Véhicule par opposition avec le Petit Véhicule qui désigne désormais le Bouddhisme plus ancien. Pour les sectateurs du Petit Véhicule, il faut sortir au plus vite du tourbillon des existences et se reposer à jamais dans l'immobilité du nirvāna. Les adeptes du Grand Véhicule au contraire s'attardent sur l'océan des réincarnations pour secourir les naufragés; le port, le nirvāna vers lequel ils entraînent les hommes à leur suite n'est pas uniquement une abstraction, c'est un séjour d'ineffable félicité. Ainsi refleurissent les vertus des premiers siècles: l'esprit de charité, le zèle de l'apostolat, la piété joyeuse et agissante.

Néanmoins ce n'est pas le Bouddhisme primitif qui revit sous un nouveau nom. L'Eglise n'a pas retrouvé son unité: clercs et laïcs restent divisés. Pour l'homme vulgaire, le salut est de parvenir au paradis, sorte de jardin plein d'eaux

fraîches, de fleurs et d'oiseaux chantants. Pour l'initié, la délivrance est l'union avec l'Être unique et transcendant dont l'univers réfracte l'apparence en la multipliant et la diversifiant à l'infini.

A cette époque l'idéal bouddhique le plus élevé n'est pas très différent de celui de Plotin. Le philosophe alexandrin distingue trois plans divins. Pour les adeptes du Grand Véhicule, les trois corps du Buddha sont analogues aux trois hypostases de Plotin. C'est par la méditation et l'extase que ces bouddhistes cherchent l'union avec le Buddha transcendant. Leur idéal est donc un mysticisme comparable à celui des religions hellénistiques.

Tandis que dans le Bouddhisme primitif le Buddha s'élevait par son effort jusqu'à une sagesse où l'humain prenait toute sa valeur, désormais l'humain n'est plus qu'un reflet coloré, une apparence illusoire de la clarté mystique, surhumaine, incolore qui pénètre tout l'univers.

Ce renouveau bouddhique n'eut qu'un temps. Après avoir conquis la plus grande partie de l'Asie, le Grand Véhicule, sa tâche achevée, sombra dans la décadence et fut remplacé par le tantrisme. Système composite où s'allient des apports venus de partout, le tantrisme est une sorte de scolastique. Toutes les idées, tous les êtres sont classés dans un schéma géométrique qui fait ressembler l'univers à un diagramme aux cinq casiers. A ce stade, le verbalisme empiète sur la pensée, le formalisme remplace les élans du cœur, et le sensualisme s'insinue dans la religion sous le couvert de l'extase mystique.

*

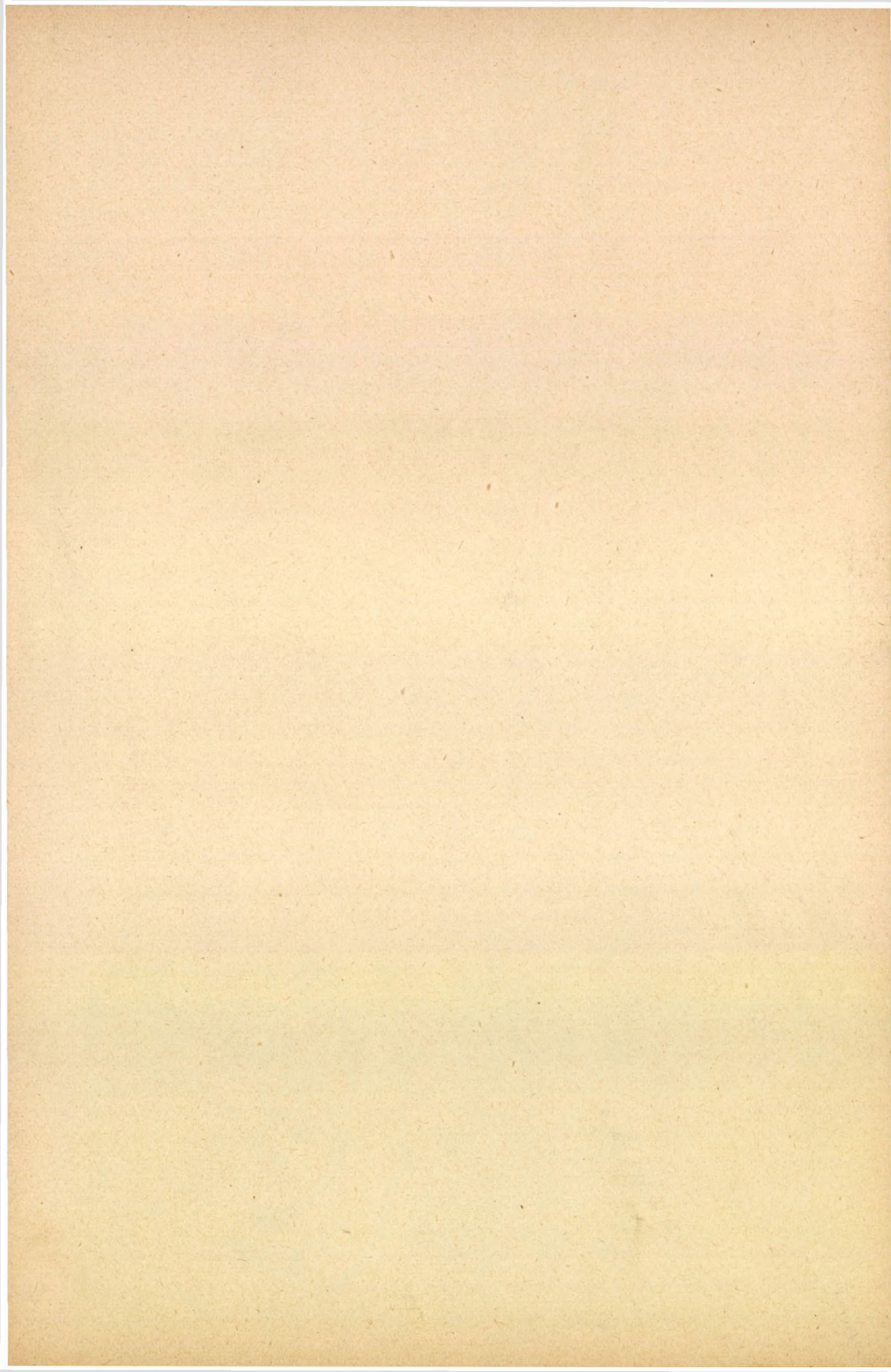
* *

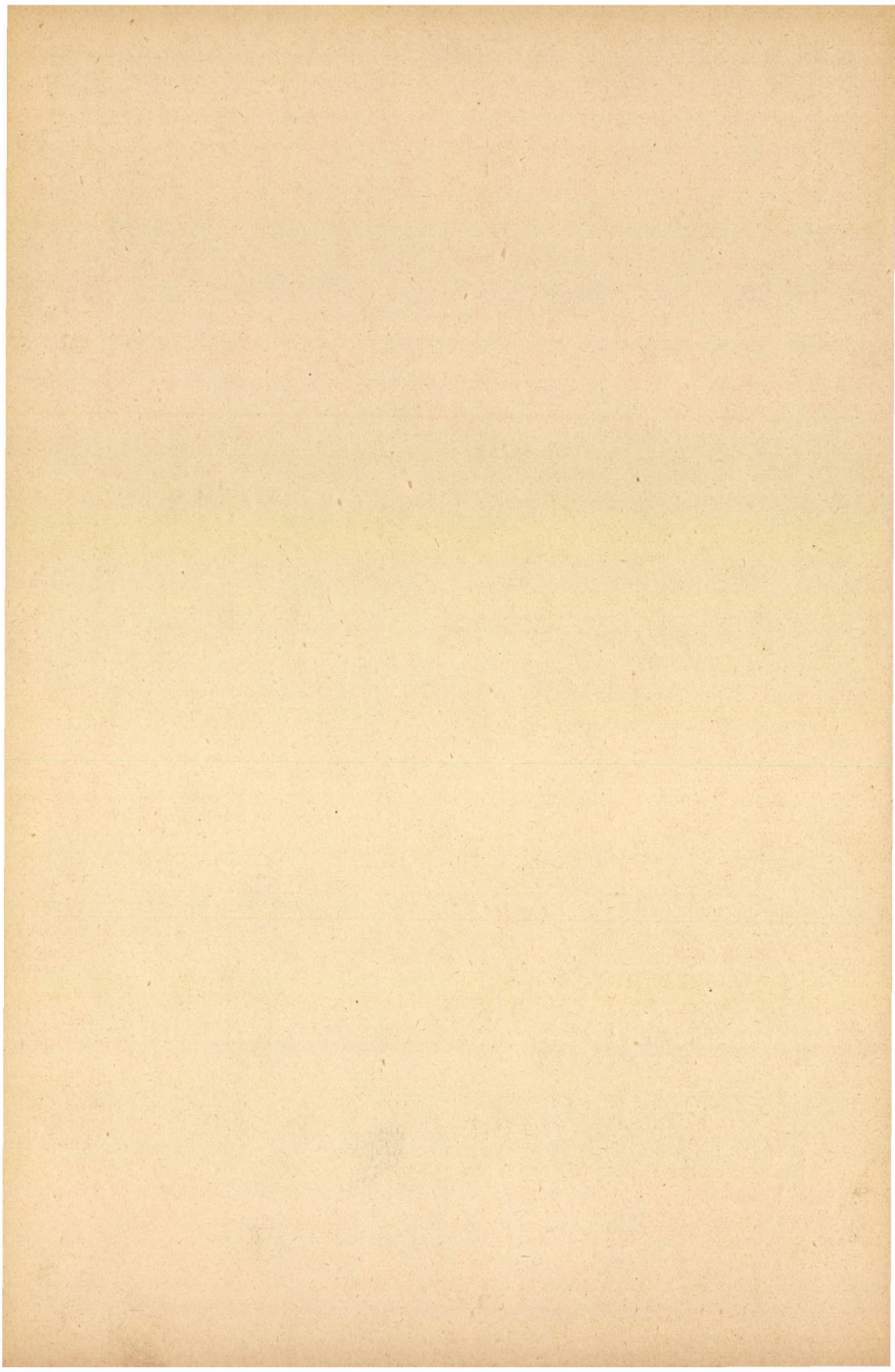
Que peut-on retenir de cette causerie rapide où je vous ai présenté les aspects successifs d'une religion dont l'histoire couvre vingt-cinq siècles? Le Bouddhisme nous apparaît entraîné dans un perpétuel devenir. Bien des hommes sont habitués à considérer une religion comme un ensemble de rites et de croyances fixes. Le Bouddhisme n'est rien de tel. Il s'est souvent et profondément transformé. Les hommes de chaque contrée, de chaque siècle l'ont modifié selon leurs tendances et leur personnalité. Il ressemble à un fleuve dont le régime se modifie suivant les terrains qu'il traverse. Après l'élan impétueux des origines, le courant se ralentit pendant les derniers siècles avant notre ère. Puis sa force se réveille au temps du Grand Véhicule, mais il finit par se perdre dans les marécages du tantrisme. Ainsi le Bouddhisme est trop divers pour qu'on puisse le considérer unique-

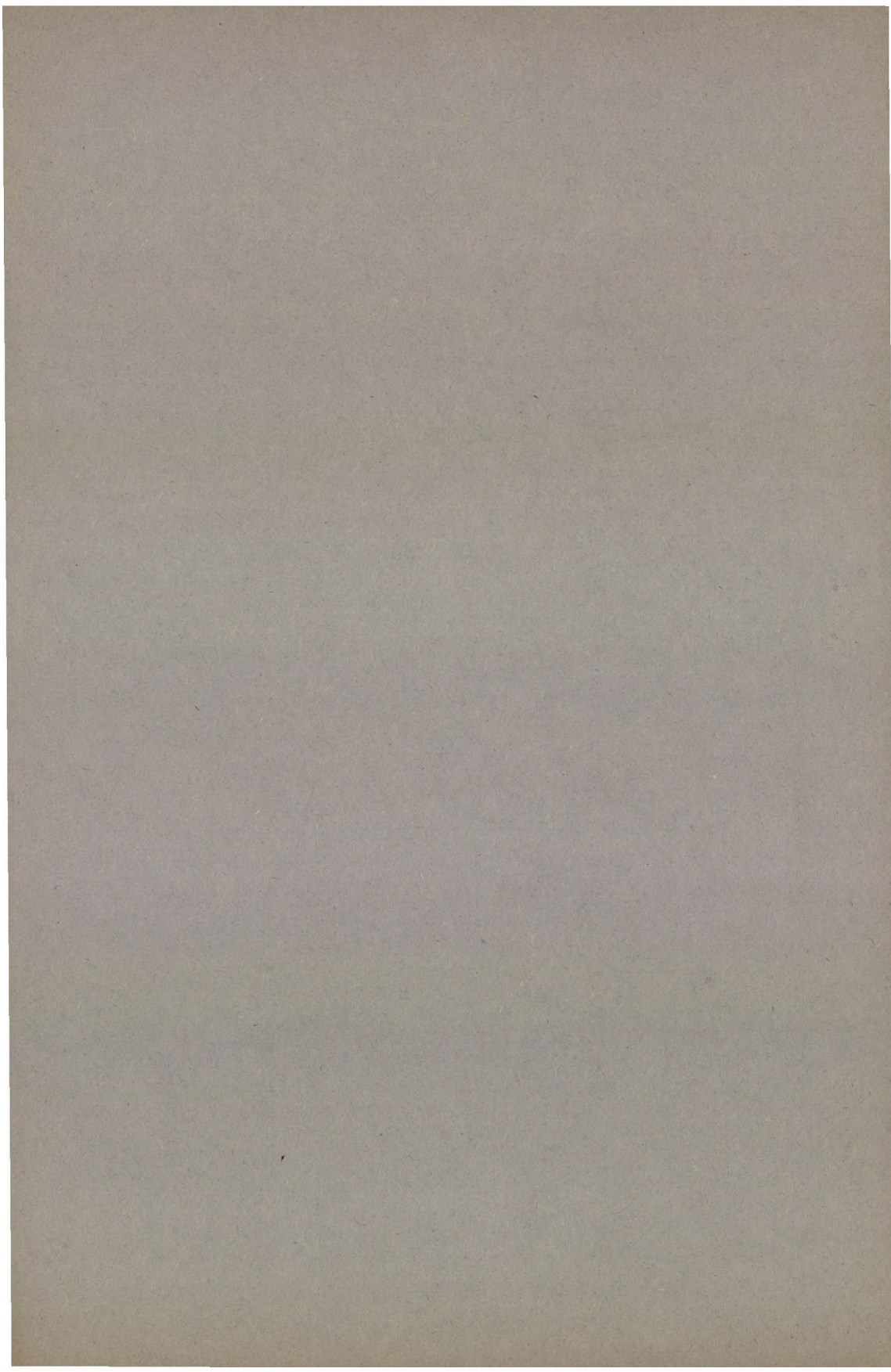
ment comme une religion statique ou dynamique; il est alternativement dynamique et statique suivant que les sages lui communiquent leur élan ou que cette poussée s'amortit dans l'indifférence des masses. Il semble qu'en matière religieuse le dynamisme de l'élite s'oppose à l'inertie des foules. L'individu est un principe de progrès, tandis que la société, raidie par l'armature de ses institutions, est essentiellement conservatrice.

Après tout ce passé ondoyant et divers, que pouvons-nous prévoir pour l'avenir? Toute affirmation serait imprudente. Les prophètes du XIXe siècle ont pronostiqué la mort des dieux et la fin des religions, mais jusqu'ici le XXe siècle n'a pas réalisé ces prédictions. Des esprits sincères sont persuadés que le sentiment religieux est appelé à disparaître; d'autres pensent que, sans cet appui, la civilisation ne pourra rebondir. Je n'ai pas à prendre parti dans ce débat et je m'en abstiens d'autant plus volontiers que j'ai conscience d'ignorer ce que sera l'homme dans cent ans et à plus forte raison dans cent siècles. Néanmoins occupé à scruter le passé et à découvrir les ressorts des actes humains, je dois déclarer qu'à mon sens le Bouddhisme a été l'un des ferments les plus actifs dans le développement des civilisations asiatiques et que, sous l'influence de la recherche occidentale, le vieil arbre paraît être à la veille de refleurir.

Jean Przyluski.







*Publications du Comité National Hongrois de Coopération
Intellectuelle Internationale:*

1. Goethe-Feier.
2. Ernst Kornemann: Die unsichtbaren Grenzen des römischen Kaiserreiches.
3. Hermann Röbbeling: Das Theater als völkerverbindender Faktor.
4. Jean Przyluski: L'idéal Bouddhique. De l'humanisme au mysticisme.